

Guy Marchamps à Anise Koltz
Anise Koltz : orfèvre a l'explosif

Guy Marchamps

Numéro 123, automne 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61676ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Marchamps, G. (2009). Guy Marchamps à Anise Koltz : Anise Koltz : orfèvre a l'explosif. *Moebius*, (123), 163–165.

Anise Koltz : orfèvre à l'explosif

Très chère Anise Koltz,

Il y a des lectures qui nous marquent plus que d'autres. La rencontre avec vos *Chants de refus* est un moment précieux dans ma vie. J'ai été ébloui, secoué, vrillé, emporté, ému et fasciné par ces petits poèmes coups-de-poing. Ces mots, dans leur brièveté magnifique, sont pour moi les défricheurs d'une terre encombrée par la morale corrompue des puissants. Je me rappellerai toujours l'effet du dernier poème de *Chants de refus* publié en 1993, en pleine guerre de Bosnie-Herzégovine :

Dieu
je t'appelle
comme si tu existais

Descends de ta croix
il nous faut des bûches
pour nous chauffer

Inévitablement, je revoyais les images des assiégés de Sarajevo récupérant tout ce qu'il y avait de bois pour se chauffer un peu. Avec votre verbe prompt et minimaliste, vous nous faites vivre des moments de vertige en forant et transgressant l'inexplicable. Votre langue, avec une violence non dissimulée, fait voler en éclats les idées toutes faites et nous amène dans un espace quasi cosmique comme si nous flottions au-dessus de notre corps. Chaque poème ou presque est une petite bombe d'où une énergie surprenante est constamment sur le point d'exploser : « Dormez / si je vous réveille / vous mourrez ». Oui, quelque chose meurt en nous à la lecture de vos textes et ceci est pour le mieux. Ainsi avec un certain recul, nous pouvons regarder le monde d'un autre œil, le retourner dans tous les sens. En descendant dans ce que, faute de mieux, nous devons appeler l'âme humaine, vous libérez l'inconscient

comme un volcan crache sa lave trop longtemps retenue. Et pourtant votre poésie n'entretient pas de fiel mais plutôt un feu sacré, celui d'un être humain qui se tient debout dans l'adversité. Un auteur québécois, Georges Dor, qui a composé la très belle chanson « La Manic », a aussi écrit dans une autre chanson ces vers que je me répète souvent et que je vous offre : « Tout homme qui se tient debout / est le plus beau des monuments ». Malgré tout, la quête se poursuit et les mots, tantôt maladroits, tantôt vifs comme des rapaces, disent notre condition :

Je ne connais pas
le squelette
qui vit debout en moi

Obscurs sont les lieux de mon corps
la gravitation me commande

Je m'escorte
dans l'énigme totale
de moi-même

Comment me traduire
par le verbe

La traduction de soi avec l'aide (ou parfois la menace) des mots est l'apanage du poète. Vous le soulignez dans votre livre *L'avaleur de feu* : « Écrire / c'est arracher leur secret / aux mots ». Même si parfois le secret en cache un autre. Vos mots, votre colère, votre humanité nous mettent devant ce fait incontournable : se vivre.

Chacun de vos livres m'a secoué et la relecture n'atténue en rien l'effet dévastateur de votre poésie. Le tourment provoqué appelle la lucidité et vous connaissez sans doute la phrase de René Char : « La lucidité est la blessure la plus rapprochée du soleil. » Mais peut-être que même cette blessure fait partie du cirque que vous dénoncez. Car on lit dans votre premier livre en français, *Le cirque du soleil*, paru en 1966 :

Le soleil est un vieil animal domestique
le matin il traîne ses membres engourdis
à travers la cour
et grimpe péniblement dans l'acacia

il y est assis pendant des heures
et se chauffe
au plumage des oiseaux

Oui, hardiment nous apprenons la lucidité, mais à quelle fin? Se réchauffer auprès de nos frères ailés est déjà pas mal. Qu'ils soient rossignols, faucons ou albatros. Mais la quête, votre quête, continue. Vous n'abdiquez pas et tordez encore le cou au langage après plus de 50 ans de poésie. C'est ce qu'il faut faire, n'est-ce pas? « Viendront d'autres horribles travailleurs; ils commenceront par les horizons où l'autre s'est affaissé! » comme l'a affirmé Rimbaud.

Tout ce que je dis ici est si peu, mais je tenais à m'efforcer de mettre en mots, malgré mes lacunes et celles du langage, cet éblouissement que votre poésie provoque chez moi.

Vienne quelqu'un
avec des mots
ronds et bien pesés
comme des pains

il pourrait dire MATIN et SOIR
sans mentir

Je vous suis entièrement reconnaissant pour ce travail d'orfèvre à l'explosif. Demeurez impitoyable, « le langage est notre ultime refuge ».

Guy Marchamps